

L'homme qui avait froid

Frédéric Parrot

Numéro 141, avril 2014

Mathématiques

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/71499ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Parrot, F. (2014). L'homme qui avait froid. *Moebius*, (141), 91–98.

FRÉDÉRIC PARROT

L'homme qui avait froid

*Dieu existe puisque l'univers mathématique est consistant,
et le diable existe puisque l'on ne peut pas le prouver.*

André Weil

Il se tenait debout au milieu de son salon, les jambes et les bras légèrement écartés, complètement nu. La pièce était vide. Quatre murs blancs, un plancher de bois, un foyer sans trace de feu, pas une ampoule. L'homme gardait les yeux clos. Il était retiré du monde. Le silence était absolu. Dans son dépouillement, somme toute involontaire, il ne cherchait qu'une chose : fuir le froid.

Il s'appelait Maxime Minier.

Et voilà dix ans qu'il vouait son existence à cette seule mission pénible : fuir le froid.

Il était immobile, absorbé par une tâche abstraite qui laissait son corps presque vacant. Sa respiration et son pouls étaient quasi imperceptibles et ses traits creusés d'insomniaque étaient figés dans une expression toute *faustienne* – sa béatitude angélique était barrée de rides crochues qui chantaient les excès d'une obsession diabolique.

Maxime Minier était décharné. Il avait le corps d'un homme qui ne mange pas suffisamment et qui ne s'exerce à rien, sauf aux jeux de l'esprit. Il avait l'air *friable*. Il avait l'air d'un saint, d'un saint Jérôme dans sa nudité tragique tel que peint par El Greco ou Le Caravage.

Cette décrépitude de l'homme était due à un dérèglement des nerfs sensitifs de son épiderme : tout contact physique contre la peau de Maxime Minier lui faisait ressentir le froid. Un souffle amoureux dans son cou suffisait

à le faire frissonner. Un doigt qui glissait sur sa poitrine laissait dans son esprit une trace frigorifique comme l'aurait fait un cube de glace. Une couverture sur son corps le glaçait encore plus qu'un grésil cinglant. Et la liste de ses maux cryogéniques était sans fin.

Dix ans plus tôt, son médecin de famille avait dit : « Trouble bénin. Une mauvaise connexion se fait quelque part, une bifurcation inattendue dans une synapse liée au sens du toucher, mais ce n'est rien. Ça passera. Et puis, le froid ressenti n'est pas réel. » Sauf que, réel ou pas, le froid était devenu obsédant. Intense. Dur et violent jusqu'à mordre et à brûler. Pour l'éviter, Maxime Minier n'avait trouvé qu'une solution : éviter tout contact physique. Mais était-ce une vie d'homme que de fuir le toucher, que d'éviter toute caresse, que de se couper de l'effleurement le plus léger ?

L'air du salon de l'homme était aussi immobile que lui. Pas un souffle de ventilation n'agitait l'atmosphère. Toute la demeure, tiède et humide, avait la même odeur que l'haleine de Maxime, une odeur âcre et lourde comme celle de fleurs de lilas au bord de la putréfaction.

Pour fuir le froid, Maxime Minier ne bougeait pas. Pourtant, en cette journée d'apparence sombre, il exultait. Et pour cause : il venait de résoudre une énigme mathématique plusieurs fois centenaire. Il avait percé le secret de la répartition des nombres premiers dans l'ensemble des nombres naturels ! Cela avait de l'importance. Par exemple, les systèmes de cryptographie à clé publique, qui sont aujourd'hui à la base des signatures électroniques et d'innombrables transactions numériques sécurisées sur le Web, exploitent les propriétés uniques des nombres premiers, ces nombres qui n'admettent comme diviseurs positifs qu'eux-mêmes et un.

3 est un nombre premier. Il n'est divisible que par 3 et par 1. 5 est aussi un nombre premier. Il n'est divisible que par 5 et par 1. Il y a vingt-cinq nombres premiers qui sont inférieurs à 100. Ce sont des nombres à un ou deux chiffres. Comme 2, 11, 59 ou 97. Mais pour la cryptographie, il faut des nombres premiers constitués de centaines de chiffres. Comme $2^{2^{203}} - 1$ qui est composé de six cent soixante-quatre chiffres. Ou $2^{30\,402\,457} - 1$ qui est

composé de plus de neuf millions de chiffres. Ces nombres immenses et improbables sont désormais les gardiens des secrets de notre monde ; ils encryptent et décryptent les messages virtuels de notre société. Leur utilité est donc immense. Sauf que ces nombres sont rares et leur disposition, imprévisible. Du moins, l'était-elle jusqu'à ce jour.

Maxime Minier finit de réviser mentalement pour la sixième fois sa démonstration et, pour la sixième fois, il arriva à la même conclusion : son raisonnement était sans faille. Il pouvait maintenant générer à volonté des nombres premiers d'une longueur démesurée !

Maxime tressaillit. Voilà qu'il touchait presque à l'infini, cet infini aussi nécessaire qu'inaccessible pour le mathématicien. Son bras gauche se replia légèrement sur lui-même dans un spasme victorieux et une lame glacée vint se loger dans le pli de son coude. Sa peau venait de toucher à sa peau. La douleur fut vive, mais pas suffisante pour ruiner le triomphe de l'homme. Il était fier ! La Nature immuable venait de céder sous ses assauts ; son intellect perspicace venait de violer un mystère fondamental de la création, fût-elle divine ou non, car il y avait bien eu création et rien n'était plus universel en celle-ci que les vérités mathématiques. Elles étaient en fait les seules certitudes admissibles dans l'univers, les seules entités qui demeuraient immuables une fois démontrées, qui résistaient au temps et pouvaient être partagées par-delà les coutumes, les langues et les religions.

Après quelques minutes, le bras gauche de Maxime retrouva une température acceptable. L'homme sourit. La caresse de ses lèvres contre ses dents le fit frissonner. Ses joues se contractèrent encore et son visage se frigorifia.

« Qu'ai-je fait ? » se demanda-t-il alors. La gelure de son visage irradiait jusqu'à son cerveau, ce qui lui fit tourner la tête. Maxime voulut s'asseoir, mais la seule projection mentale de ses fesses contre le sol suffit à le plonger au bord de l'hypothermie – le bois franc mordrait avec une telle voracité dans les chairs ténues de son cul qu'il se raidit tout entier pour ne pas tomber. Il respira bien fort, un grand coup, pour reprendre ses esprits. La torture qui en résulta fut terrible – l'air inspiré attaqua ses narines, qui furent comme déchirées par des milliards de cristaux

de glace microscopiques et acérés, puis son expiration lui couvrit le torse d'un givre piquant comme un acide, sans parler du son de sa propre respiration qui fit vibrer ses tympanes jusqu'à l'engelure complète de ses conduits auditifs –, mais ces douleurs étaient encore plus acceptables que celle que lui aurait fait subir son poids entier posé sur son postérieur.

Toujours debout, immobile, nu dans sa pièce dénudée, silencieux, Maxime se demanda encore: «Qu'ai-je fait?» La première pensée qu'il eut fut concrète: «Je viens de mettre fin à la chasse aux nombres premiers.» Car il y avait bien une chasse à ces nombres, une grande chasse d'intellectuels aux très grands nombres premiers. Certaines compagnies et certains organismes offraient même des centaines de milliers de dollars pour la découverte de nombres premiers composés de plus de cent millions de chiffres. «Et moi qui peux en générer une infinité», pensa Maxime. «Qu'ai-je fait? J'ai fait fortune!» s'enthousiasma-t-il.

Il pourrait vendre à la pièce ses nombres premiers aux multinationales du Web, aux grandes banques du monde, aux compagnies d'assurances, aux gouvernements de toute la terre, à quiconque en aurait envie... «Mais non, pensa-t-il, ce serait mercantile et ignoble.» Il lui suffirait plutôt de soumettre sa démonstration au Clay Mathematical Institute pour réclamer le million de dollars qu'elle proposait pour la résolution de l'hypothèse de Riemann. Bien sûr, sa démonstration à lui passait par une tout autre logique que la conjecture élaborée par le mathématicien allemand en 1859, mais ne rendait-elle pas caduque, en permettant de décrire *exactement* la distribution des nombres premiers, une hypothèse qui conduisait justement à mieux connaître la répartition de ces nombres? Maxime Minier en était convaincu. Et puis, on lui remettrait certainement la médaille Fields – le prix Nobel des mathématiciens – pour sa contribution inestimable au savoir pur de l'humanité.

«Pureté et consistance, médita-t-il, voilà ce que confère à l'existence humaine le savoir mathématique. Sans pureté ni consistance, l'homme serait condamné à l'immoralité, puisque la norme morale serait inexistante. Ce

sont donc les mathématiques qui confèrent à l'homme son *humanité*. C'est de l'abstraction totale, de l'expérience des nombres détachés de nos sens, que naît la dignité humaine. Qu'ai-je fait ? J'ai donné à l'humain une raison d'avoir la foi. J'ai placé l'humain sur la route de son salut. J'ai... »

Les pensées de Maxime se détachèrent à nouveau de son corps, rendant à sa respiration et à son pouls leur lenteur paisible. L'homme avait retrouvé son calme. Sa béatitude. Plus de pensées futiles de dollars qui finiraient de toute manière par lui surgeler le bout des doigts, plus de délire de gloire qui le forcerait à s'asseoir dans un avion – s'asseoir des heures durant ! –, à se doucher tous les jours, à serrer des mains, à signer des autographes – savait-il encore tenir un crayon ? –, à traverser des rues où s'engouffreraient des bourrasques violentes... Il n'aurait pas supporté tous ces contacts frigorifiques. Et puis, on aurait certainement préparé des repas pour lui, qu'on se serait attendu qu'il ingurgite, et la seule pensée d'une fourchette posée contre sa bouche lui aurait tatoué quatre traits transis sur la lèvre inférieure.

Décidément, Maxime Minier se sentait mieux dans l'abstrait. Dans la « pureté et la consistance ». Voilà où l'avait conduit son « trouble bénin ». Seul, pour ne pas dire abandonné. Chétif. Friable. Immobile et nu. Incapable de dormir, sauf dans l'épuisement le plus extrême. Incapable de parler, incommodé par le son de sa propre voix. Un mort sur pattes, qui préférerait désormais garder les yeux clos plutôt que de ressentir l'inconfort glaçant de ses paupières qui s'entrechoquent.

Il était une ombre, l'ombre d'une vie à laquelle il ne pensait plus. Il avait été autrefois – quand était-ce ? – il ne le savait plus – un solide gaillard, bagarreur, un peu ivrogne, bon danseur... Il avait eu une femme. Avait été fidèle. Et des enfants. Il était électricien. Autrefois. « As-tu pris un choc ? » lui avait demandé son médecin quand il lui avait parlé de son trouble pour la première fois. « Non. »

Avec sa femme, ils avaient ri. « Je sais que t'es chaude, mais je grelotte quand je me glisse en toi. Ha ! ha ! ha ! ha ! » « Ha ! ha ! ha ! ha ! Mon homme frileux ! Viens contre moi que je te réchauffe ! » Elle l'avait serré contre elle et lui

s'était senti enseveli sous une bordée de neige. Leur couple ne l'avait pas supporté.

Puis, avec ou sans gants, il était devenu incapable de manipuler ses outils, qui lui sciaient les mains comme s'ils sortaient de l'Arctique. Son médecin lui avait signé un congé de maladie. « De maladie imaginaire ! » avait-il lancé en riant jaune.

À cette époque, Maxime Minier arrivait encore à s'asseoir. Pour passer le temps, il s'était mis aux mots croisés. Mais certains mots le faisaient trembler : congère, choc, caresse, femme... Il était donc passé aux sudokus. Il avait lentement glissé vers l'abstraction.

À ce stade, ses enfants venaient encore le voir. « Papa, tu pues ! » « J'arrive pas à me doucher, c'est trop froid. » « Mets l'eau plus chaude ! » C'était une évidence, mais l'évidence la plus triviale n'avait plus sa place dans le monde miné de Maxime Minier. Chaque goutte d'eau qui le happait faisait pénétrer dans son corps une pointe de fer gelé qui s'y logeait pour de trop longues minutes de souffrance. Ses enfants n'avaient pas compris. Ils avaient déserté.

Maxime Minier cessa alors de parler. Il fit vider son salon. Il laissa tomber son crayon. Les sudokus, il se mit à les résoudre mentalement. Il posait son journal sur un lutrin devant lui et remplissait la grille de chiffres imaginés. Puis des traités de mathématiques succédèrent aux journaux et la beauté des nombres purs raccrocha Maxime à la vie.

Il fut pris d'une passion folle pour les nombres premiers, ces nombres qui n'existent qu'en soi, qui ne peuvent être générés par rien d'autre qu'eux-mêmes, ces nombres magiques à la base de tous les autres. 6 peut être généré par le produit de 2 et 3, mais 2 et 3 sont irréductibles. Ce sont des nombres transcendants, imperméables aux forces aléatoires du réel. Tout l'amour de Maxime Minier fut alors dirigé vers ces nombres. Et voilà qu'il avait percé le secret millénaire de leur répartition.

« Que ferai-je de ce secret ? » se demanda-t-il. Sa pensée revint vers le Web. Il n'y avait plus de pureté. S'il révélait son secret, ses nombres premiers deviendraient des

esclaves. Des esclaves numériques, condamnés à encrypter et à décrypter des niaiseries ou des messages top secret pour des États guerriers. Sa vision de la toile mondiale le surgela : tout connecté à tout, le contact perpétuel, un réseau arachnéen de fils infinis... Il sentit tous ses nerfs se contracter, ses nerfs comme des fils de cuivre plongés dans l'azote liquide, ses nerfs comme les branchements anarchiques de la toile mondiale. Un froid immense le posséda. Une larme coula sur sa joue en laissant derrière elle une chair mise à vif comme l'aurait fait une goutte d'hydrogène liquéfié.

« Que ferai-je de ce secret ? » Maxime Minier marcha péniblement jusqu'à sa salle de bains. Là, debout devant son miroir, il osa se regarder. Il était horrible. Il attrapa une serviette, la mouilla d'une eau brûlante et se lava un décimètre carré de peau sur la poitrine. Le froid l'attaqua jusqu'au cœur. Afin de ne pas défaillir, il se concentra à nouveau sur sa découverte. C'était trop beau. Sans doute y avait-il une faille dans son raisonnement. Sans doute... Il la trouverait...

Sa serviette tomba par terre. Un décimètre carré de peau, c'était suffisant pour un jour. Ses yeux se refermèrent. Et les nombres premiers reprirent leur bataille désespérée contre le froid, ce froid maudit qui n'était pas réel, ce froid invisible, ce froid indémontrable, ce froid du diable.

